

Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 19 (1886)

Artikel: La religion du comte Léon Tolstoï

Autor: Parander, J.-J.

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-379375>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 31.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LA RELIGION DU COMTE LÉON TOLSTOI

PAR

J.-J. PARANDER

I

Je viens un peu tard entretenir les lecteurs de la Revue d'un homme dont la renommée n'est plus à faire, et d'un de ses derniers ouvrages dont une critique équitable aurait tort de méconnaître l'importance et l'originalité.

M. le comte Léon Tolstoi est connu dans le monde politique par le poste éminent qu'il occupe en Russie ; il est plus connu encore dans le monde littéraire comme l'un des plus célèbres romanciers, et par son livre intitulé *Ma religion*, publié l'année dernière à Paris (librairie Fischbacher), il mérite d'être connu dans le monde religieux.

Le *Dizionario biografico degli scrittori contemporanei* de De Gubernatis évaluait déjà en 1880 à onze volumes le bagage littéraire de l'auteur. Ces volumes traitent de sujets assez variés de pédagogie, d'histoire contemporaine, et d'économie politique ; mais les ouvrages qui ont répandu la renommée de l'auteur dans toute l'Europe ce sont ses deux romans : *La guerre et la paix* et *Anna Karénine*.

D'après De Gubernatis, le comte Tolstoi naquit le 28 août 1828 dans le gouvernement de Toulou, étudia à l'université de Kazan et servit dans l'artillerie du Caucase qu'il abandonna plus tard pour prendre part à la défense de Sébastopol. « Ce qu'on admire le plus dans les récits du comte Léon Tolstoi,

c'est une grande finesse d'observation psychologique et une habileté consommée dans l'art d'animer poétiquement les scènes les plus intimes et certains paysages pleins de recueillement. »

Le portrait de Tolstoï annonce un caractère à la fois énergique et bon. Une barbe de sapeur-pompier, un nez respectable, des yeux dignes d'un artilleur, le front large et haut du penseur et du poète, des cheveux drus, courts et bien peignés, en voilà assez pour faire comprendre que ce travailleur infatigable se soit lancé dans la forteresse de la théologie pour y *saper* par la base bien des constructions usées et même des parties condamnées à tort comme trop peu solides.

Un romancier écrivant *Ma religion*, voilà qui est rare et presque suspect. Pour trouver un fait semblable il faut remonter jusqu'à 1856 et à Bruxelles, où Eugène Sue écrivait ses *Lettres sur la question religieuse*. Je ne sais si quelqu'un a jadis reproché à Eugène Sue son escapade ; ce que je sais c'est que le célèbre Tourguénieff, sur son lit de mort, suppliait son ami et compatriote de retourner à ses travaux littéraires.

Sa lettre a été traduite en entier dans le N° 28 de la *Gazetta letteraria, artistica e scientifica* de 1885 par le critique Mr. Giuseppe Depanis qui passe en revue les romans et les romanciers modernes. M. Depanis regarde cette lettre, adressée au grand écrivain *qui naguère s'est livré au mysticisme*, comme le testament littéraire le plus noble, le plus grand et le plus émouvant.

N'en déplaise à M. Depanis, la *religion* du comte Tolstoï ne renferme rien de ce qu'on appelle communément le mysticisme ; et n'en déplaise aux mânes de Tourguénieff, je souhaite plutôt vie et santé à son illustre compatriote pour qu'il puisse mener à bonne fin les deux grands ouvrages qu'il a sur le métier depuis six ans, savoir une critique de la théologie dogmatique et une nouvelle traduction des quatre Évangiles suivie d'une nouvelle concordance.

Des romans bons et mauvais il en pleut des deux côtés de l'Atlantique, et cette pluie ne fait qu'augmenter la sécheresse des cœurs ; mais des livres qui se lisent d'ailleurs comme un roman et qui de plus forcent le lecteur à réfléchir sérieuse-

ment sur les sujets les plus graves qui intéressent l'humanité, de ces livres-là, il n'en pleut pas.

II

Deux mots sur le côté formel du livre. *Ma religion* se lit, ai-je dit, comme un roman. A part deux ou trois phrases qui pèchent légèrement contre les règles de la syntaxe, le style de ce livre est tel que les bons écrivains s'en feraient honneur. Lucidité, force, noblesse, entrain, variété, vivacité, rien n'y manque. Nul appareil scientifique, nulle division méthodique et pourtant un ordre intime, un lien, une progression logique, un développement varié, continu, des pensées dominantes de l'auteur jusqu'au § XII qui renferme la substance et la conclusion de l'ouvrage. Ce paragraphe, dont le ton solennel rappelle Lamennais, est un morceau d'éloquence qui, en dépit d'une certaine recherche dans l'ordonnance des pensées, nous impressionne comme le couronnement artistique d'une œuvre longuement méditée et vivement exposée. C'est une nouvelle *Profession de foi du vicaire savoyard* à la fois amplifiée et simplifiée par l'esprit critique, le cœur aimant et la vive imagination d'un penseur du dix-neuvième siècle.

III

Quelle est donc l'idée fondamentale, la substance de *Ma religion*? C'est, de l'aveu de l'auteur, de prouver que le salut, le bonheur de l'humanité consiste dans la pratique des cinq commandements qui nous ont été révélés par Jésus pour notre bien : *Ne vous mettez pas en colère*; *Ne commettez pas l'adultére*; *Ne prêtez pas serment*; *Ne vous défendez pas par la violence*; *Ne faites pas la guerre*. Que le lecteur ne s'empresse pas de trouver bien incolore, incomplète ou banale une religion qui se contente de substituer ce pentalogue de Jésus au décalogue de Moïse. Ce n'est pas sans motif que l'auteur a intitulé son livre : *Ma religion*. Il ne s'est pas en effet proposé d'étudier tous les enseignements religieux et moraux du fondateur du christianisme. Il distingue bien dans la doctrine de

Jésus le côté métaphysique ou plutôt religieux et le côté pratique et moral.

Mais il ne s'occupe pas du premier ou plutôt il se contente d'affirmer qu'il ne diffère pas des enseignements des anciens prophètes. Il s'applique surtout à relever, à mettre en lumière le côté moral de l'enseignement de Jésus. S'il fait consister la substance de la doctrine de Jésus dans les cinq commandements en question, c'est qu'il leur donne une ampleur, une étendue, une portée qui lui permet d'y rattacher bien des paroles, des instructions et des déclarations de Jésus rapportées par les Evangiles ; c'est qu'il y a trouvé les grands principes qui doivent diriger la vie morale des individus et de la société ; c'est qu'il y a découvert la doctrine divine, raisonnable, éternellement vraie qui l'a éclairé sur les points les plus nécessaires et les plus importants d'une religion toute morale, seule capable de procurer aux hommes la plus grande somme possible de bonheur.

« Je n'ai pas l'intention (dit l'auteur, page 2) d'expliquer la doctrine de Jésus ; je veux seulement raconter comment j'arrivai à comprendre ce qu'il y a dans cette doctrine de simple, de clair, d'évident, d'indubitable ; comment je compris dans cette doctrine ce qui s'adresse à tous les hommes, et comment ce que je compris bouleversa mon âme et me donna la paix et le bonheur.

» Je ne veux pas commenter la doctrine de Jésus ; je ne désirerais qu'une chose, c'est qu'il fût interdit de la commenter.

» Toutes les Eglises chrétiennes ont toujours reconnu que tous les hommes, inégaux au point de vue de l'érudition et de l'intelligence, sont égaux devant Dieu, savants et ignorants ; que la vérité divine est accessible à chacun. Jésus a même dit que la volonté de Dieu est que ce qui est caché aux savants soit révélé aux ignorants...

» Comme le larron en croix, je crus à la doctrine de Jésus et cette foi me sauva.

» Ce n'est pas une vaine comparaison, c'est l'expression fidèle de l'état de mon âme, jadis remplie de désespoir et d'épouvan-

te devant la vie et la mort, maintenant pleine de calme et de bonheur...

» Je ne comprenais rien à cette vie ; elle me semblait affreuse, et tout à coup j'entendis les paroles de Jésus ; je les compris, et la vie et la mort cessèrent de me sembler un mal ; au lieu du désespoir, je goûtais une joie et un bonheur que la mort ne pouvait détruire.

» Quelqu'un pourra-t-il se scandaliser que je raconte comment cela m'arriva ? »

IV

Tout le livre n'est, en effet, qu'une longue confession pleine de vie et de sérieux, un récit animé des expériences, des études et des travaux entrepris par l'auteur pour comprendre, expliquer et faire apprécier cette doctrine de Jésus qui changea sa foi et sa vie.

La somme de ces travaux est très considérable ; mais accomplis par une tête comme celle que nous lui connaissons, ils n'ont plus rien d'étonnant. Ce qui nous importe le plus c'est de connaître la méthode suivie par l'auteur pour établir les principes fondamentaux de sa religion. Cette méthode consiste dans une étude attentive, minutieuse des évangiles en général et du sermon sur la montagne en particulier, en éliminant les contradictions des commentateurs et en recherchant, à l'aide d'une connaissance suffisante de la langue grecque et des variantes des meilleures éditions du Nouveau Testament, la signification vraie, le sens authentique des paroles de Jésus. C'est la tâche que l'auteur a poursuivie avec vigueur et sincérité dans le corps de l'ouvrage, et nous avons déjà vu quels sont les résultats auxquels il est parvenu. Mais comme la sincérité avec laquelle il voudrait qu'on interdit tout commentaire n'exclut pas la naïveté de croire à la justesse et à la bonté de sa propre exégèse, il est bon d'en citer quelque échantillon qui en révèle l'esprit et la tendance.

L'esprit qui inspire cette exégèse consiste à regarder Jésus comme un divin législateur abolissant les parties vieillies et

mauvaises de la loi mosaïque et proclamant comme volonté divine, éternelle, les cinq commandements dont l'observation procure la vie et le bonheur aux individus et à la société.

Mais ce qui préoccupe notre exégète, c'est la portée sociale de ces commandements, c'est le changement radical qu'ils sont destinés à produire dans toute la vie publique et privée des peuples qui se disent chrétiens. Et il est clair en effet que si la loi morale nouvelle, proclamée et pratiquée par Jésus, doit régler la conduite de ses disciples pris individuellement, elle doit aussi régler celle de la société qui se dit chrétienne et qui veut être digne de ce titre.

Prenons par exemple les versets 38-42 du chapitre V de saint Matthieu : « Vous avez entendu qu'il a été dit : Oeil pour œil, et dent pour dent. Mais moi je vous dis de ne pas résister au méchant (à celui qui vous fait du mal) ; mais si quelqu'un te frappe à la joue droite, présente-lui aussi l'autre, » etc. Ce précepte est évidemment à l'adresse de tous ceux qui obéissent à Christ et qui se déclarent ses disciples et nul doute que, si la société était toute composée de vrais chrétiens, les juges et les avocats, aussi bien que les prisons, les potences, le knout et le reste n'eussent plus de raison d'être. La loi de Moïse serait remplacée par la loi de Jésus, la justice par l'amour, la punition du méchant par le pardon, le désintéressement, la générosité. Mais est-il bien vrai, comme le voudrait l'auteur, que le méchant doive avoir libre carrière et ne recevoir de la société que des paroles de pardon et d'encouragement au bien ? Est-il bien vrai que Jésus ait voulu mettre la tranquillité, la sécurité, les biens et la vie de ses disciples à la merci du premier brigand venu ? N'est-il pas plus juste de dire que Jésus a sans doute aboli pour ses disciples « l'œil pour œil » de Moïse, mais qu'il ne s'est pas érigé en réformateur social bannissant d'entre les hommes toute notion de justice, toute institution dirigée contre le crime ? Ne déclare-t-il pas qu'il faut rendre à César ce qui est à César ? N'a-t-il pas refusé de se faire juge dans une question de partage de biens ? L'auteur ne se fait-il pas le complice involontaire de tous les criminels en affirmant leur droit à l'impunité ? Ne se fait-il pas, tout au moins, de

graves illusions sur le nombre, la *convertibilité*, j'allais dire la bonté naturelle des méchants ?

Autre exemple. L'auteur interprète les versets 33-37 du chapitre V de saint Matthieu, relatifs au serment, comme une défense absolue de prêter un serment, de faire une promesse quelconque à qui que ce soit, parce que tout serment s'impose pour faire le mal.

Ici encore c'est la question sociale qui le préoccupe. Les serments que prêtent non seulement les militaires mais les magistrats civils sont autant de moyens d'oppression, de dégradation et de corruption qui ont été inventés par les hommes pour sanctionner des abus contraires à la volonté de Dieu. Il ne s'agit plus seulement ici de cette véracité absolue qui rend le serment proprement dit inutile et mauvais parce qu'il renferme une profanation du nom de Dieu. La pratique des quakers et des anciens Vaudois ne suffit pas. Il faut autre chose encore qu'une véracité parfaite et le respect du nom de Dieu dans tous nos discours : il faut le refus catégorique de tout engagement à remplir consciencieusement une charge quelconque dans la société.

Troisième et dernier exemple. Il s'agit des versets 43-48 du chapitre V^e de Matthieu. Ici l'auteur, préoccupé du besoin légitime de prouver que la guerre est défendue au chrétien, met d'emblée de côté le sens direct, simple et clair des paroles de Jésus : « Vous avez entendu qu'il a été dit : Tu aimeras ton prochain, et tu haïras ton ennemi. Mais moi je vous dis : Aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous maudissent, etc. » Se prévalant de ce que les Juifs ne regardaient comme leur prochain que ceux de leur nation et regardaient les étrangers comme des ennemis, témoin la parabole du bon Samaritain, il conclut ainsi : « Il est impossible d'aimer ses ennemis personnels, mais on peut parfaitement aimer les membres d'une nation ennemie à l'égal de ses compatriotes. » L'exégèse ne demande pas si aimer nos ennemis personnels est une chose trop héroïque, un devoir impossible qu'il vaut mieux remplacer par un devoir moins héroïque et d'une pratique plus facile. Elle s'occupe du sens grammatical, prochain et réel des termes employés pour

exprimer telle ou telle pensée. Or ici il est indubitable que Jésus prescrit à ses disciples la conduite à suivre et qu'il a suivie lui-même, vis-à-vis de leurs ennemis personnels, de leurs persécuteurs, qu'ils fussent juifs ou païens. Après cela il est juste de dire que l'amour des étrangers, des ennemis de la patrie est nécessairement compris dans cet amour des ennemis, et que le vrai christianisme ne connaît ni n'approuve le chauvinisme et la guerre.

V

Question d'exégèse à part, il faut convenir que notre auteur a bien compris, je ne dis pas tout l'enseignement de Jésus, mais du moins celui auquel il attache une importance toute spéciale pour la conduite de la vie et le bonheur de l'humanité. Personne ne contestera que les cinq commandements en question ne soient conformes à cet enseignement bien qu'ils soient loin de l'épuiser.

La douceur, la pureté, la véracité, le support des méchants, l'amour des ennemis ne constituent pas, sans doute, toute la religion de Jésus, mais la pratique de ces vertus suffirait pour établir ici-bas le règne de Dieu. « Le règne de Dieu sur la terre, c'est la paix de tous les hommes entre eux. C'est ainsi que tous les prophètes hébreux concevaient le règne de Dieu. La paix entre les hommes est le plus grand bien sur la terre qui soit à la portée de tous.

» Tel le concevait et le conçoit invariablement chaque cœur humain. Toutes les prophéties promettent la paix aux hommes.

» Toute la doctrine de Jésus n'a qu'un but : *donner le règne de Dieu aux hommes, — la paix....*

» Les commandements de la paix donnés par Jésus, simples, clairs, prévoyant tous les cas de discussion et les prévenant tous, — inaugurent ce règne de Dieu sur la terre.

» Donc Jésus est, en effet, le Messie. Il a accompli ce qui a été promis. Nous seuls n'accomplissons pas ce que nous avons à accomplir pour que le règne de Dieu s'établisse sur la terre, ce règne que tous les hommes ont souhaité de tout temps, qu'ils ont cherché et cherchent tous les jours. »

Voilà la religion du comte Tolstoï exposée brièvement avec toute l'impartialité dont je me crois capable.

Les §§ VII à XI ne font que tirer les conséquences qui sont aisées à deviner, mais qui sont néanmoins en partie neuves, originales et d'une importance incontestable. L'auteur y soumet à une critique fine, ardente, inexorable les croyances, les institutions, les mœurs du monde dit chrétien qui sont en contradiction avec sa conception de l'homme et de la vie. Il y a des pages qui doivent plaire aux partisans du conditionalisme; il y en a d'autres qui semblent un écho de l'éloquence de Bossuet; il y en a enfin de celles que signerait Zola.

Les premières sont celles qui ont trait à la question de l'immortalité personnelle, à la résurrection matérielle, en un mot, aux choses finales. L'auteur repousse les doctrines de l'orthodoxie courante, d'abord parce que, en donnant aux hommes l'illusion d'une vie meilleure, de la vie véritable après la mort, moyennant la foi, elle les empêche de regarder en face le problème de la vie actuelle et le devoir de le résoudre en pratiquant le pentalogue de Jésus, ensuite parce que Jésus n'a rien enseigné de pareil. C'est l'expharisién Paul qui a introduit dans l'Eglise les dogmes de la déchéance, de la rédemption de l'humanité par le sang de Christ et celui de la résurrection individuelle. « Suivant la doctrine de l'Eglise, les hommes ont droit au bonheur, et ce bonheur n'est pas le résultat de leurs efforts, mais de causes extérieures. Cette conception est devenue la base de toute notre science et de notre philosophie.

» Notre religion, notre science, notre opinion publique, font chorus pour nous dire que la vie telle que nous la menons est mauvaise, et en même temps elles affirment que la doctrine qui nous enseigne comment on peut réussir à devenir meilleures et à améliorer ainsi sa vie est une doctrine impraticable.

» La doctrine de Jésus qui nous fournit un moyen raisonnable d'améliorer notre vie par nos propres forces est impraticable parce qu'Adam est déchu et que le monde est plongé dans le mal, dit la religion.

» Cette doctrine est impraticable, parce que la vie humaine

évolue d'après de certaines lois indépendantes de la volonté de l'homme, dit notre philosophie. La philosophie et la science disent en d'autres termes exactement ce que dit la religion par son dogme du péché originel et de la rédemption.

» Dans la doctrine de la rédemption, il y a deux thèses principales sur lesquelles tout repose : 1^o la vie normale de l'homme est une vie de bénédiction, mais notre vie terrestre est misérable et ne peut être améliorée par nos propres efforts ; 2^o notre salut se trouve dans la foi, c'est ce qui nous permettra d'échapper à cette vie mauvaise. » Ces deux thèses sont devenues la base de la conception religieuse des croyants et des sceptiques de nos sociétés pseudochrétiennes. La seconde thèse a donné naissance à l'Eglise et à son organisation ; « la première se rencontre à l'origine de l'opinion généralement reçue et de nos théories politiques et philosophiques.

» Toutes les théories politiques et philosophiques qui cherchent à justifier l'ordre existant : l'hégélianisme et ses rejetons, se trouvent en germe dans cette thèse. Le pessimisme, qui demande à la vie ce qu'elle ne peut donner et qui la renie à cause de cela, y a également sa source.

» Le matérialisme, avec ses surprenantes affirmations enthousiastes que l'homme est un processus naturel et rien de plus, est un enfant légitime de cette doctrine qui enseigne que la vie d'ici-bas est une vie déchue. Le spiritualisme, avec ses savants adhérents, est la meilleure preuve que le point de vue philosophique et scientifique n'est pas indépendant, mais qu'il est basé sur la doctrine religieuse de la bénédiction éternelle qui serait le partage naturel de l'homme....

» L'éthique, l'enseignement moral, a disparu sans laisser de trace de notre société pseudochrétienne. »

L'enseignement de Jésus, si conforme à nos besoins et à notre raison s'occupe de régler la vie présente et non la vie à venir au sujet de laquelle il s'exprime avec une grande sobriété dans sa discussion avec les Saducéens. (Marc XII, 19-24.) « Jésus affirme une chose : c'est que quiconque vit en Dieu se réunit à Dieu, et il n'admet que cette seule acception de la résurrection.

» Quant à sa résurrection personnelle, quelque étrange que cela paraisse à ceux qui n'ont pas approfondi eux-mêmes l'Evangile, *Jésus n'en parle jamais nulle part.*¹

» Si, comme l'enseignent les théologiens, la base de la foi chrétienne est la résurrection de Jésus-Christ, il semblerait que le moins qu'on ait pu désirer, c'est que Jésus, sachant qu'il ressusciterait et qu'en cela consisterait le dogme principal de la foi en lui, en ait parlé au moins une fois en termes clairs et précis. Eh bien, non seulement il ne l'a pas dit en termes clairs et précis, mais il n'en a pas du tout parlé, pas une fois, pas une seule, d'après nos Evangiles canoniques. » J'ajoute, en guise de parenthèse, que l'auteur explique comme une prophétie du triomphe de sa doctrine les quatorze passages qu'on interprète d'habitude comme une prédiction de sa résurrection faite par Jésus lui-même, et je continue à citer dans leurs propres termes les opinions de l'auteur sur ce grave sujet.

« Notre conception de la résurrection est à tel point étrangère à l'idée des Hébreux sur la vie, qu'on ne peut même pas se figurer comment Jésus aurait pu leur parler de résurrection et d'une vie éternelle individuelle qui serait le partage de chaque homme. L'idée de la vie future éternelle ne nous vient ni de la doctrine judaïque ni de celle de Jésus. Elle nous vient d'autre part.

» Jésus oppose à la vie personnelle, non pas la vie d'outre-tombe, mais la vie commune qui se fond avec la vie présente, passée et future de toute l'humanité.

» S'il y a des hommes qui doutent de la vie d'outre-tombe et du salut basé sur la rédemption, nul ne peut douter du salut de tous les hommes et de chacun en particulier basé sur l'évidence de l'anéantissement de la vie personnelle et du vrai chemin du salut par l'union de chaque volonté personnelle avec celle du Père. Que chaque homme doué de raison se demande ce qu'est la vie et la mort, et qu'il essaye de donner à la vie et à la mort un autre sens que celui révélé par Jésus....

» La doctrine de la vraie vie, conforme à la volonté du Père

¹ C'est l'auteur qui souligne cette assertion.

de la vie, contient la conception de l'immortalité de la vie d'outre-tombe. » Toutes ces citations ne dénotent-elles pas une certaine affinité avec les enseignements des conditionalistes, des partisans de l'immortalité facultative?

Les pages qui rappellent tantôt l'éloquence de Bossuet, tantôt le réalisme de Zola se trouvent surtout au § X qui traite de la possibilité de pratiquer la doctrine de Jésus et met en regard des biens qu'elle procurerait à l'humanité les maux dont souffrent toutes les classes de la société, à commencer par les riches, les grands et les monarques.

« Enumérez dans votre mémoire les richards et leurs femmes que vous connaissez et que vous avez connus, et vous verrez que la majorité se compose de malades. Parmi eux, un homme bien portant qui ne se traite pas constamment et périodiquement, en été, est une exception tout aussi rare qu'un malade dans la classe des ouvriers. Tous ces favoris de la fortune commencent par l'onanisme qui est devenu dans leurs mœurs une condition naturelle du développement. Ils sont tous « édentés », grisonnants ou chauves à un âge où l'ouvrier commence à prendre toute sa vigueur. Presque tous sont affligés de maladies de nerfs, de l'estomac ou des parties génitales provenant d'excès de table, d'ivrognerie, de luxure ou de médicamentation perpétuelle ; et ceux qui ne meurent pas jeunes passent la moitié de leur existence à se traiter, à s'injecter de la morphine, et deviennent de malheureux perclus ne pouvant subsister par eux-mêmes et menant une existence de parasites, comme ces fourmis qui sont nourries par des esclaves. Dressez une liste de leurs morts : l'un se brûle la cervelle, l'autre tombe en pourriture à la suite de la syphilis ; un vieux se tue à force de prendre des excitants, un jeune en se faisant rosser pour réveiller la volupté ; l'un est rongé par les poux, l'autre par les vers ; ceux-là succombent à force de libations, ceux-ci à force de glotonnerie, d'autres par abus de morphine ou à la suite d'un avortement artificiel. Les uns après les autres, ils périssent victimes de la doctrine du monde. Et on se presse en foule à leur suite ; comme des martyrs, ils vont au-devant des souffrances et de la perdition. »

VI

Pourachever de caractériser l'esprit de « Ma religion » il faudrait citer les pages où l'auteur polémise contre la doctrine paulinienne sur la foi en l'opposant à celle de Jésus ; il faudrait le suivre dans les développements pleins de sérieuse ironie où il oppose les leçons du catéchisme orthodoxe russe aux commandements de Moïse et de Jésus ; il faudrait relever les observations, neuves en partie, par lesquelles il constate et explique le fait que l'état, les sciences, l'industrie et les arts se soustrayent toujours davantage à la direction des églises ; il faudrait citer les pages plus curieuses encore où, après avoir parlé de la nécessité de réformer les sciences et la vie à la lumière de l'enseignement de Jésus, il montre par une sublime inconséquence comment la pratique du pentalogue de Jésus peut s'allier avec toutes les religions et les philosophies actuellement professées, à la condition, cela va de soi, que la doctrine favorite de l'auteur prime tout le reste, comme étant la chose essentielle et nécessaire entre toutes.

Mais il est temps de m'arrêter en laissant dans l'encrier toutes les réflexions critiques dont je pourrais ennuyer les lecteurs. Je ne crois pas offenser l'auteur ni mieux résumer mon jugement qu'en disant que « Ma religion » est une très remarquable étude critique de l'état actuel de notre civilisation et que l'auteur de cette nouvelle éthique humanitaire est un *nihiliste chrétien*.
